

Nanga Sore Richard

# Mariama, l'étrangère





*Le présent est parfois une répétition du passé avec les ingrédients du monde dit moderne.*

Cette nuit-là, le commissaire Diogène Daepan avait entendu les pleurs d'un bébé devant la grille de sa maison : cela était inhabituel. Il avait secoué la tête en se disant : « Encore une mère inconsciente qui a oublié que les enfants doivent dormir tôt la nuit. » Le commissaire ne fermait jamais la grille de la porte de sa maison parce qu'il s'était toujours senti en sécurité dans le quartier. Les voisins qui savaient qu'il est un policier, gardaient toujours un œil sur sa maison durant son absence. Les pleurs du bébé s'étaient intensifiés ce qui l'inquiéta davantage parce qu'il n'avait pas l'habitude de ce genre de scène devant sa maison. Il se leva, ouvrit la porte et se dirigea vers la grille. Il vit, stupéfait, le nourrisson qui avait interrompu son sommeil. Il était recouvert d'une petite couverture et reposait dans un panier. Le commissaire ouvrit précipitamment la grille, fit quelques pas et regarda aux alentours. Il n'y avait

personne dans les environs. Il revint, prit l'enfant et retourna dans sa maison en laissant la grille grande ouverte. Il y avait dans le panier un bout de papier avec l'inscription : « Soin BB. SVP. GBB » Les mots bien que corrects faisaient penser à une personne qui ne maniait pas aisément la langue de Molière. Elle aurait pu être plus explicite ou alors c'était une énigme intentionnelle conçue dans un but déterminé. La surprise était d'autant plus grande qu'il ne connaissait pas la signification des initiales « GBB ». Il ne comprenait pas non plus que cette personne lui confie son enfant de cette façon-là. Il se demanda ce qui lui arrivait parce qu'il n'était pas un assistant maternel. Ce genre de mise en scène se voyait plutôt dans les séries policières américaines que la télévision diffusait régulièrement. Cela influençait certaines personnes fragiles qui se mettaient parfois à imiter inconsciemment les mêmes scènes. L'enfant se remit à pleurer et il remarqua le biberon à moitié vide qui était coincé sous ses fesses. Il n'avait jamais vécu une expérience semblable : donner le biberon chez soi à un bébé inconnu et de surcroît en pleine nuit ! Après réflexion, il conclut que la mère était une jeune femme en détresse qui habitait certainement le quartier. Elle devait sûrement le connaître pour agir de la sorte. On ne dépose pas son enfant devant la porte d'un inconnu sans raison, se répéta-t-il. Le problème restait tout entier parce qu'il devait la retrouver rapidement pour lui tirer les oreilles. Elle

comprendra que sa maison n'est pas un hospice pour des mères en détresse. Il l'aidera ensuite à trouver une solution parce qu'il n'est pas une nourrice à domicile. L'enfant avait environ neuf mois et paraissait à première vue être en bonne santé. Il ne voulait pas l'emmener d'urgence à l'hôpital. Il connaissait les méthodes de la procédure administrative dans des cas semblables. La mère avait peu de chance de retrouver son enfant s'il n'était pas né dans une maternité de la ville. Elle devait en plus se manifester dans les plus brefs délais et prouver qu'elle est bien la mère. Ce petit être qui lui souriait à présent ne méritait pas de résider à l'hospice. Qu'est-ce que je vais faire de toi, petit Salif venu de nulle part ? L'enfant portait au cou une petite chaînette en or où était gravé ce prénom. Quelle inconscience, pensa le commissaire : « On n'offre pas de l'or à un enfant si c'est pour l'abandonner dans la rue ! » Le commissaire installa confortablement le petit Salif dans son divan avant d'aller se recoucher. Il fallait qu'il réfléchisse vite pour trouver une solution à cette situation inconvenante. Il n'était pas au bout de ses peines parce que le petit Salif ne voyait pas cela de la même façon. Il se remit à pleurer plus fort comme si quelqu'un le torturait dans le salon. Les bébés pleurent toujours pour exprimer leurs émotions ou leurs besoins, les mères connaissent généralement l'origine de leurs maux. Le commissaire était embarrassé parce qu'il était un néophyte dans la matière. Il n'avait jamais eu à s'occuper d'enfant

auparavant. Il se releva et alla prendre l'enfant dans ses bras, le berça afin qu'il s'endorme tranquillement. Evidemment ! Il fallait s'y attendre : Que je suis bête, murmura le commissaire. Monsieur a besoin que je lui change sa couche mais il ne sait pas exprimer cela autrement, hein ! Le commissaire utilisa une serviette de toilette pour accomplir sa tâche. Il se promit que son hôte indésirable partira aux premières heures de la journée. Il ne se doutait pas que leur cohabitation ne faisait que commencer. Ce fut la première nuit qu'il dormit dans son lit avec un nourrisson à ses côtés. Le monstre se remettait à pleurer dès qu'il le remettait dans le divan. La femme de ménage fut surprise quand elle vit le commissaire en train de donner le biberon à un bébé. Elle ne put s'empêcher d'éclater de rire en applaudissant et en secouant la tête. Le commissaire lui jeta un regard foudroyant qui signifiait qu'il n'avait pas du tout envie de rire. Il lui expliqua rapidement les raisons et lui demanda de prendre la relève parce qu'il devait se rendre au commissariat. Il lui recommanda vivement de ne pas sortir de la maison avec l'enfant sous aucun prétexte. Il fallait qu'il retrouve rapidement sa mère sinon il l'amènera à l'hospice. Il savait que la moindre indiscretion se répandrait aussitôt dans le quartier. La mère, apeurée, pourrait refuser de reconnaître son enfant publiquement. Il n'était pas non plus exclu qu'une usurpatrice puisse se présenter à sa place. Le commissaire se sentait à présent comme dans un

feuilleton policier télévisé. Les mœurs avaient beaucoup changé à Djamboni avec la venue en masse des Etrangers dans le pays. Autrefois, une jeune femme n'aurait pas osé abandonner son enfant devant la porte d'un inconnu. Elle aurait eu peu de chance que les habitants du quartier ne la démasquent pas presto illico. A présent, il suffisait de traverser deux ou trois rues pour se retrouver dans un autre quartier et se fondre dans la masse populaire. Les bidonvilles s'étaient multipliés autour et dans la capitale composés d'une foule cosmopolite. Les marchés clandestins et les brocantes s'installaient, le soir, à la devanture des immeubles limitrophes. Ces nouveaux arrivants dérangeaient sans vergogne la tranquillité des locataires des immeubles. Dès qu'un policier pointait son nez c'était la course poursuite. Des guetteurs veillaient toujours au bon déroulement de ce commerce illicite. La précarité galopante de la pauvreté détruisait de jour en jour le paysage paisible et fleuri d'antan. Les jardins potagers étaient régulièrement pillés ou saccagés inutilement par des vandales. La proximité des pauvres et des riches était devenue le casse-tête des hommes politiques qui ne trouvaient pas de solution. Les intérêts des uns ne concordaient pas toujours avec ceux des autres. La voix des déshérités valait son pesant d'or au moment des élections. Les politiciens devaient par conséquent en tenir compte s'ils voulaient obtenir de nouvelles voix. Le commissaire se demanda comment il allait s'y

prendre pour retrouver la mère de l'enfant dans cette diaspora. Il voulait donner toutes les chances de survie au petit Salif. Le commissaire avait perdu son père à quatre ans suite à un stupide accident de la route. La vie de sa mère et la sienne avait basculé ainsi du jour au lendemain en les entraînant dans un gouffre. Les membres de la belle famille de sa mère l'avaient poussée avec le sourire vers la sortie du cercle familial. Ils murmuraient constamment qu'elle avait épousé un homme d'une caste supérieure. La mort de son mari mettait fin à ses privilèges et à ses droits d'héritage. Dès qu'il s'agissait d'intérêts financiers, certaines personnes étaient capables de vendre leur âme au diable. Sa mère s'était battue corps et âme contre sa belle famille. Ses oncles et ses tantes avaient utilisé les stratagèmes les plus ignobles pour le séparer de sa mère. Elle était retournée vivre chez ses parents ce qui n'était pas une fierté pour une jeune veuve. Elle s'était remariée ensuite avec un homme qui l'avait honorée et respectée jusqu'à sa mort. A présent, sa mère vivait dans la campagne en s'occupant de son poulailler et de son jardin potager. Le commissaire n'avait jamais oublié cette période douloureuse de son enfance. Il éprouvait toujours de la compassion quand il s'agissait de problèmes concernant des enfants. Il secoua la tête en se disant : « Je suis un policier ! J'ai un bébé qui tombe du ciel dans mes bras : que dois-je faire ? » Il s'était posé la question parce qu'il ne voulait pas connaître la

réponse logique. Il avait un cas de conscience d'ordre sentimental qu'il voulait résoudre à sa manière. Il avait déjà travaillé sur des dossiers d'abandon d'enfants ou de disparition d'enfants. Il ne s'expliquait pas pourquoi il se sentait particulièrement impliquer dans l'histoire du petit Salif. Il décida de ne pas informer ses collègues pour l'instant et de ne pas faire un rapport momentanément. Il fera une petite enquête rapide et discrète dans le quartier avant de prendre une décision. Il téléphona à sa mère pour lui dire qu'il avait une belle surprise pour elle. Il ajouta qu'il la lui apportera en fin de journée. Il se doutait bien qu'elle tombera des nues quand elle verra le petit Salif dans un panier. Il dira à sa femme de ménage qu'il a confié l'enfant à la pouponnière de la police. Cela lui laissera le temps de ratisser le quartier et glaner des informations sur la disparition de la mère. Il s'attendait comme d'habitude à entendre des témoignages plus ou moins véridiques et des versions les plus farfelues. Les gens avaient pris l'habitude de nourrir les faits réels de leurs fantasmes dès qu'un policier leur posait des questions. Dans les quartiers populaires, certaines communautés gardaient toujours leurs us et coutumes. Ils ajoutaient souvent leurs lots de sorcellerie et de sacrifices dans toute histoire. Madame veuve Djénéba Koné fut effectivement très étonnée de voir son fils avec un panier contenant un enfant. Elle avait l'habitude de recevoir souvent des paniers de fruits et de légumes de ses voisines. Elle

considérait toujours cela comme un affront qui reléguait la qualité des siens au second plan. Elle s'empressait alors de défier les provocatrices en offrant à son tour des fruits et des légumes à la ronde. Cela faisait partie du folklore des femmes du village qui se disputaient toujours la prééminence dans le domaine. Elle connaissait trop bien son fils pour deviner qu'une histoire malheureuse était arrivée à cet enfant. Il n'avait pas l'habitude de jouer à la nounou avec les enfants des autres. Après que le Commissaire lui ait expliqué la situation, elle accepta volontiers de servir de nourrisse temporairement. Les maternités et les hospices de Djamboni débordaient de plus en plus d'enfants abandonnés. Cela était souvent fait par de jeunes femmes désespérées. Plusieurs de ces nourrissons à l'avenir brisé dès la naissance ne retrouvaient souvent plus jamais la sérénité. Ils finissaient dans la délinquance ou la prostitution et parfois sous les regards hypocrites de leurs bourreaux. L'Etat se défendait toujours en prétextant de ne pas être l'Armée du salut. L'Institution caritative répliquait à son tour qu'elle ne pouvait pas s'occuper de tous les enfants abandonnés du pays. Madame Koné ne comprenait pas pourquoi cette jeune femme avait abandonné son enfant devant la maison de son fils. Il y avait certainement une raison parce qu'il était un policier et non un gardien d'enfants. Bien qu'elle n'ait pas de doute sur la moralité du commissaire, le mystère restait tout entier. Qui est la mère du bébé ?

Où était-elle à présent et que voulait-elle au juste ? Toutes ces questions devaient trouver rapidement des réponses satisfaisantes pour tout le monde. Madame Koné ne s'attendait pas du tout à cette situation embarrassante. Elle était devenue une grand-mère prématurée qui n'avait jamais nourri un bébé au biberon. Salif s'était accroché naturellement à son sein qu'il mordillait à son aise bien qu'il n'y ait plus de lait. Il s'était laissé bercer alors que son biberon était pratiquement encore plein. Elle avait senti et remarqué tout de suite que l'enfant n'avait pas l'habitude du biberon. Cela prouvait que sa mère avait préparé cette mise en scène à dessein. Elle comprenait que Diogène ait eu une nuit perturbée parce que les hommes en général sont ignorants dans ce domaine. Ils ne comprennent pas toujours les désirs, les peines ou les caprices des enfants.

Lorsqu'elle avait vu le commissaire du coin de la rue où elle s'était cachée, Mariama avait pris ses jambes à son cou pour disparaître dans le noir. Elle avait couru en zigzaguant dans les rues pour éviter que personne ne l'arrête subitement. Quand elle arriva enfin chez elle, elle souffla un bon coup pour retrouver son calme et reprendre ses esprits. Elle n'avait pas eu d'autres choix que de confier son enfant au commissaire Daepan de cette façon-là. Elle n'avait pas le temps de retourner dans son pays pour laisser son enfant sous la garde de sa mère. Cela ne se faisait pas dans son village et dans sa famille qui était très à

cheval sur les principes moraux. Une maman devait allaiter son enfant à moins qu'elle ne soit malade ou qu'elle ne soit morte. Elle avait attendu dans l'ombre pour être sûre que ce soit bien le commissaire qui prenne son enfant. Autrement, elle aurait crié de toutes ses forces pour alerter le quartier et le reprendre avec elle. Elle était convaincue que le commissaire n'abandonnera pas son enfant qui était aussi le sien même s'il ne le savait pas encore. Il se rappellera tôt ou tard du surnom « Gros BB » qu'elle lui avait donné lors de leur folle nuit d'amour. Elle comptait sur ses instincts et ses déductions logiques de policier pour dénouer l'énigme. Dans tous les cas, elle savait maintenant que son enfant était en sécurité. Elle pourra le retrouver un jour par l'intermédiaire de son père. Elle était convaincue que les policiers n'abandonnaient pas des enfants dans les rues. Leurs devoirs étaient parmi d'autres de protéger la veuve et l'orphelin. Ils gardaient toujours les traces de leurs interventions dans leurs archives. Elle avait interrogé son marabout sur l'avenir de son enfant sans lui avouer ses intentions de l'abandonner devant la porte du commissaire. Il l'avait rassurée en lui disant qu'il ne courait aucun danger en ignorant cela. Elle avait eu une preuve de plus que les marabouts mentaient parfois en empochant votre argent avec le sourire. Il ne lui aurait certainement pas dit ça s'il savait qu'elle allait abandonner son enfant. Quand on est en détresse, on est parfois obligé de croire aux

mensonges des marabouts pour atténuer ses douleurs. Il y avait plus d'un an qu'elle cherchait activement un passeport à Djamboni pour s'envoler vers l'Europe. Elle avait su éviter de tomber dans le piège infernal des trafiquants de femmes. Ils vous promettaient le paradis pour vous amener à les suivre en Europe. La suite de votre vie se transformait là-bas en un enfer terrestre. Elle avait préféré prendre son destin en main et trouver toute seule son sésame pour la France. Maintenant qu'elle le tenait entre ses mains, elle ne pouvait plus faire marche arrière. Elle était venue à Djamboni avec ses économies à la recherche d'un expatrié qui l'emmènera en Europe. Elle venait de se marier enfin avec Dominique et partait dans deux jours en vacances de noces à Paris. Le commissaire Daepan avait peu de chance de la retrouver de si tôt après son départ de Djamboni. Elle n'avait pas la nationalité côtiranaise et n'était pas fichée comme « pute » par la police. Depuis qu'elle était arrivée dans la ville, elle n'avait couché qu'une seule fois avec un Noir. Il n'y eut donc pas de doute sur l'identité du père lorsqu'elle se retrouva enceinte. Cela avait changé sa façon de vivre et compromis momentanément tous ses projets. A présent, elle était satisfaite parce qu'elle avait pu atteindre malgré tout son but. Elle ne regrettait pas de quitter l'Afrique même si elle avait un pincement au cœur. Elle venait en quelque sorte d'abandonner son enfant et ne savait pas vraiment si elle le reverra un jour. Elle s'était

promis de revenir le rechercher plus tard quand elle sera bien installée en France. Elle n'avait pas eu le choix parce que Dominique ne l'aurait pas épousée s'il avait su qu'elle avait un enfant. L'expérience lui avait appris à reconnaître les Européens qui étaient enclins à prendre une femme et son enfant à leur charge. Elle avait travaillé durant des mois dans les clubs d'expatriés et sur les plages à touristes avant de rencontrer Dominique. Elle avait usé de tous ses charmes et de toutes ses malices pour lui mettre la corde au cou. Ce n'était pas le bel homme de ses rêves mais elle savait qu'elle était désormais à l'abri de soucis financiers. Elle ne pouvait pas retourner dans son pays natal avec l'enfant d'un policier comme héritage de son exil. Le commissaire Daepan ne l'aurait certainement pas épousée après leur folle nuit d'amour en apprenant qu'elle était une pute. Lorsqu'elle ne travaillait pas, elle ressemblait à une jeune femme éplorée par les aléas de la vie. Les hommes sont tous pareils lui avait dit sa mère lorsqu'elle n'était encore qu'une petite fille insouciant. Les jeunes filles doivent toujours bomber le torse et mettre leurs fesses en relief pour séduire les garçons. Ils tombent toujours sous le charme d'une belle femme qui éprouve le besoin de se faire consoler dans leurs bras. Elle avait rencontré le commissaire Diogène Daepan lors d'une fête folklorique traditionnelle. Après la saison des pluies, les différentes ethnies de Djamboni organisaient leur fête

annuelle à la gloire de leurs Dieux. Parées de tous ses feux et de tous ses artifices, les communes rivalisaient d'ingéniosité pour attirer les touristes locaux et étrangers. En été, les plages et les hôtels étaient remplis par des touristes européens qui venaient dépenser leurs sous. Les autochtones n'étaient pas en reste sur les plages parce que le temps incitait toujours à la bonne humeur et à la dépense. Chaque année, on assistait aux mêmes festivités folkloriques qui faisaient rêver ou oublier un moment les difficultés de la vie quotidienne. Elle était venue à la fête pour se détendre parce qu'elle avait le cafard. Rien ne fonctionnait exactement comme elle l'avait espéré en venant à Djamboni. Il était de plus en plus difficile de trouver un mari français ou belge pour s'envoler vers l'Europe. La fête lui rappelait celle qu'elle avait vécue autrefois dans son village natal. Là-bas, elle était entourée de sa famille et de ses copines, elle n'était pas dépaysée comme dans cette ville. C'était l'époque où adolescente, elle était un peu naïve et ne dramatisait pas la situation modeste de sa famille. La pauvreté n'est nulle part agréable à vivre pour personne sur la terre. Elle avait acheté un billet d'avion aller/retour pour venir à Djamboni. A présent, le billet était périmé et elle n'avait pas encore trouvé un mari riche. Elle n'avait d'ailleurs pas prévu de remettre les pieds dans son pays avec les mains vides et sans un compagnon. Elle serait la malvenue dans sa famille et la risée des voisins qui raffolaient toujours des

mésaventures d'autrui. Elle avait remarqué le commissaire Diogène Daepan dans la foule au cours de la fête. Elle avait souri en se disant : « Je vais m'amuser un peu avec celui-là. Il porte la tenue classique et la démarche du fonctionnaire zélé. Les fonctionnaires vous font toujours un sourire de circonstances en vous rappelant implicitement leur titre. » Elle ne s'était pas trompée parce que c'était effectivement un fonctionnaire et de surcroît un commissaire de police. Elle s'était approchée discrètement de lui et l'avait légèrement bousculé avant de dire : « Oh ! Excusez-moi. J'espère que le vin de palme n'a pas taché votre veste ? » L'opération de charme avait été enclenchée merveilleusement. Il ne lui restait plus qu'à attendre la suite naturelle des choses. Le commissaire avait secoué la tête en souriant avant d'ajouter : « Madame, vous devriez faire attention parce que le vin de palme joue des mauvais tours à certaines personnes. » Elle avait répondu du tac au tac : « Oh ! Monsieur, je ne suis pas ivre ! J'ai trébuché à cause du talon de ma chaussure ! » Ils avaient éclaté de rire de concert avant qu'il ne la retienne in extremis avant qu'elle ne tombe par terre. L'incident, cette fois-ci, n'avait pas été calculé intentionnellement cela changea la situation. Elle s'était retrouvée serrée contre sa poitrine robuste pendant que le verre de vin roulait par terre. Elle proposa un verre au commissaire pour lui présenter ses excuses. Elle insista en mettant ses charmes en

relief pour l'entraîner vers un bar ambulant de la place. Lorsqu'il l'avait retenue avant qu'elle ne tombe, il avait eu le temps de sentir son parfum et la fermeté de ses seins. Les hommes qu'elle avait rencontrés jusqu'à présent n'avaient pas résisté longtemps à ses atouts. C'est ainsi qu'ils avaient commencé à discuter avant d'aller dîner dans un restaurant. Un jour de fête amène toujours les gens à être plus avenants et plus disposés à partager la bonne humeur. Pendant qu'il la dévorait des yeux en mangeant, elle avait pensé en souriant : « Et voilà le travail ! Il ne se doute même pas, un instant, que je suis une pute qui joue la comédie. » Elle lui avait raconté l'histoire classique de la jeune femme délaissée par un mari volage et irresponsable. Elle était malheureuse parce qu'il ne pouvait pas avoir d'enfant et refusait de lui redonner sa liberté. Elle priait pour obtenir le divorce qu'elle avait demandé auprès de la justice. Un juge lui avait accordé un avocat pro deo parce qu'elle n'avait pas assez de moyens financiers. L'avocat traînait les pieds parce qu'elle était une femme et parce qu'elle n'avait pas d'argent pour presser ses pas. Elle avait ajouté pour enfoncer le clou : « Vous savez bien comment cela fonctionne dans le pays ! Les pauvres et les riches ne sont pas toujours égaux devant la loi dans certaines situations. » Il y avait longtemps qu'elle avait rôdé son histoire qu'elle racontait dans certaines circonstances. Elle comprit qu'elle l'avait convaincu lorsqu'il commença à son tour à lui raconter une partie de sa

vie. Elle sut alors qu'elle ne s'était pas vraiment trompée dans ses pensées au début de leur rencontre. Il avait ajouté pour couronner le tout qu'il vivait aussi parfois des moments de solitude qui lui donnaient le bourdon. C'était comme s'il lui avait dit : « Vous voyez, Madame ! Les policiers ont aussi des problèmes comme tout le monde. Ils ne sont pas dénués de sentiments comme le pensent souvent les gens. » Elle avait eu envie de l'embrasser sur le champ parce qu'ils s'étaient rencontrés par hasard. Ils avaient éprouvé cependant plus ou moins des sentiments semblables. Elle avait décidé dès lors de terminer agréablement la soirée. Il l'avait crue certainement parce qu'elle n'avait pas les mêmes attitudes que certaines femmes. Quand elles voulaient coucher avec un homme, elles le faisaient comprendre directement. Les mœurs à Djamboni étaient plus libertines que dans le reste du pays. Dans certains quartiers de la ville, le sexe se pratiquait gratuitement ou se monnayait au grand jour sans pudeur. Il n'y avait pas de scrupules à exhiber ses nichons pour aguicher un homme ou à l'inviter à une partie de jambes en l'air. Certaines de ses compatriotes qui étaient venues à la recherche d'un mari pour l'Europe, s'étaient retrouvées en train de faire le tapin dans des bidonvilles. Ce n'était pas là qu'elles allaient trouver un passeport pour Paris ou Bruxelles à moins de tomber sur un réseau de proxénètes. Au Côtirana, la fornication faisait partie de la vie courante des hommes qui ne s'en cachaient

pas. Certains en faisaient même leur sport favori quotidien, les femmes n'étaient pas en reste dans le domaine. Les difficultés de la vie étaient nombreuses et impitoyables pour les plus faibles des femmes. Sans mari, elles ne faisaient souvent que du ménage chez des particuliers selon l'offre et la demande. D'autres à défaut de travail, vendaient leurs corps pour subvenir à leurs besoins. Tout le monde savait que peu de jeunes femmes vivaient réellement avec un salaire de femme de ménage. Elles avaient pour la plupart un soutien familial ou un mécène qui veillait dans l'ombre. Quand on était une pute, il fallait d'abord éviter de se faire repérer et arrêter par la police. Elle vous fichait immédiatement avec la paperasserie de règle et ne vous quittait plus d'une semelle. Les Etrangères en situation illégale étaient souvent reconduites illico dans leur pays d'origine. Celles qui échappaient parfois à ces expulsions souvent collectives, étaient constamment surveillées et rappelées à l'ordre. Il était difficile de trouver un mari honorable et de surcroît un expatrié blanc. Une jeune fille qui travaillait avec un proxénète avait peu de chance de retrouver sa liberté ou de se marier un jour. Les proxénètes utilisaient souvent leurs protégées comme monnaie d'échange pour régler leurs différends maffieux. Un homme « sérieux » n'amène pas une femme rencontrée dans la rue chez lui dès le premier jour. Le qu'en-dira-t-on et le tam-tam auraient vite fait le tour du quartier qui attendrait

impatiemment la suite. Une femme respectable, mariée ou pas ne dit pas à son amant d'un jour : « Chéri, viens à la maison parce que mon mari n'est pas là ou parce que mes parents sont absents. » Les hôtels de passe de luxe et des moindres avaient pion dans la rue à Djamboni. Elle avait donc fini sans surprise la nuit dans les bras du commissaire dans un hôtel discret de la ville. Ils avaient pris leur petit déjeuner dans la chambre en discutant de la pluie et du beau temps comme un couple ordinaire. Le personnel de l'hôtel avait l'habitude de ce genre de couple d'un jour ou d'un week-end. Ces touristes particuliers changeaient souvent de partenaire lors de leur prochain séjour. Le personnel s'intéressait plutôt à leurs générosités financières du moment qu'à leur situation familiale. Le commissaire Diogène Daepan lui avait dit : « Ne te presses pas, tu peux rester là jusqu'à demain si tu veux. Personne ne viendra te déranger, tu n'as qu'à sonner si tu as besoin de quelque chose. » Il avait marqué un point qui ne la surprit pas vraiment mais elle aurait préféré ne pas entendre cela. Elle se serait dite : « J'ai passé une nuit merveilleuse dans les bras d'un policier qui ne ressemblait en rien aux autres. » Il venait de lui avouer implicitement que ce n'était pas la première fois qu'il passait une nuit dans cet hôtel avec une femme. Il lui avait récité la rengaine des hommes qui trompaient leur femme ou qui invitaient des putes à l'hôtel. Le personnel devait rire sous cape en se